L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

69e ANNEE — (7e Série)
N° 6. — 5 FEVR. 1959

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Que se passe-t-il en Chine ? — II. L'histoire des rites chinois. — III. Les protestants et l'enfer. — IV. Les catholiques et l'au-delà. — V. Le catholicisme anglais. — VI. Christianisme anglican. — VII. La famille Jodel. — VIII. L'âge du renne. — IX. Déconcentration. — X. L'opinion anglaise et le nouveau Pontificat. — XI. Don Juan d'Autriche. — XII. Découvertes en Archéologie chrétienne.

I

Que se passe-t-il en Chine ?

Cette question, depuis quelque temps, se pose de la manière la plus aiguë. Nous avons parlé des douloureuses perspectives de schisme qui semblent apparaître. Mais il est d'autres problèmes bien obscurs. Que signifie au juste la demi-retraite de Mao-tsé-Toung ? On parle de mouvements populaires, de résistances, de dissensions, au sein même du parti au pouvoir ? C'est sur tout cela que nous interrogeons l'*Agence Fides.*

Dans son numéro du 6 décembre 1958, elle nous apportait des nouvelles étranges. Il y était question, en particulier, de cette « Commune populaire », qui paraît bien être au centre des agitations dont la Chine est le théâtre. La *Commune populaire* était une invention de Mao-tsé-Toung. C'est peut-être l'échec de cette invention qui est la cause de sa retraite. Par bribes, on apprend que tout le monde n'a pas approuvé la création de telles Communes. De quoi s'agit-il donc ? De la formation d'une nouvelle sorte d'homme. Il y avait déjà en Chine « l'homme nouveau », c'est-à-dire l'homme ayant réformé sa pensée et son vouloir, l'homme dont « le cœur est devenu rouge », l'homme dont le lavage de cerveau a réussi totalement. Mais avec la Commune populaire, ce sera mieux encore. On aura « l'Homme tout-puissant ». En Chine on dit : *Wan-neng-jen*, littéralement l'Homme aux 10.000 pouvoirs. L'Homme dont il est question n'est pas le surhomme nietzschéen, mais tout simplement le produit de la *socialisation intégrale*, le fruit achevé du communisme orthodoxe, l'homme qui aura renoncé une fois pour toutes aux impératifs absurdes de la morale bourgeoise, pour ne plus avoir d'autre idéal que le triomphe du communisme, l'homme qui renoncera à la famille, à la propriété privée, à la liberté même, pour ne plus servir que le communisme, dans les Communes populaires. Là, il sera entraîné à tous les travaux, et il deviendra apte à tout. Il sera l'Homme-aux-dix-mille-pouvoirs : tour à tour fermier, ouvrier d'usine, milicien et capable de conduire une charrue, de manier un tour, de produire de l'acier ou de jouer de la mitraillette, avec la même compétence.

La *Commune populaire* est le cadre idéal pour la formation d'un tel homme. Elle est, en effet, une organisation à la fois militaire, ouvrière, agricole, commerciale, culturelle, financière. Tous les Chinois y sont embrigadés, soumis à une discipline rigoureuse, comme dans une caserne généralisée. Une autorité implacable domine de haut toutes ces Communes populaires. Sur un ordre venu d'en haut, les meilleurs agriculteurs de l'endroit lâchent tout pour se rendre aux hauts-fourneaux en miniature de la Commune, pour y fondre des gueuses de fer. Sur un coup de sifflet, garçons et filles déposent leurs fusils, forment les faisceaux et se courbent sur les sillons, pour s'adonner à la culture des champs. D'autres — sans fusil, car le fusil est rare — s'initient aux manœuvres d'ensemble, aux alignemenst impeccables et aux évolutions par quatre, puis ils retournent, selon les ordres, soit à la ferme, soit à l'usine. Chaque Commune et chaque usine établit ses propres écoles, voire ses « Universités » et, en sens inverse, chaque école et chaque « Université » doit avoir ses ateliers et ses usines. L'homme-aux-dix-mille-pouvoirs ne doit faire aucune différence entre le travail intellectuel et le travail manuel. Il doit mettre son honneur à être aussi compétent dans l'un que dans l'autre.

L'Homme-tout-puissant a une devise qui est bien connue en France, où elle a été jadis proclamée dans les phalanstères : « *Un pour tous et Tous pour un* ». Mais en Chine cette formule, qui pourrait aisément être chrétienne, est strictement communiste, comme dans les phalanstères de notre Fourier (1772-1837), et elle signifie la haine de la propriété particulière, y compris de l'attachement de l'homme à sa femme et à ses enfants, la négation de la vie familiale par conséquent. Pour le créateur des Communes populaires, la propriété est une « maladie » dont le communisme doit débarrasser l'humanité. Tout, absolument tout doit devenir propriété collective du peuple. On donne en exemple, à ce sujet, une Commune populaire de la province du Honan, où les objets mis de côté dans les familles, pour les futurs mariages des enfants, ont été sacrifiés sur l'autel de la Communauté. Et l'on a parlé des « masses » — 8 millions dans le seul Szeschwan — qui sont prêtes à être déversées pour n'importe quel travail et dans n'importe quel endroit où le Parti en aura besoin.

Le bruit court cependant que les intellectuels contraints de se livrer au travail manuel n'ont pas tous trouvé cela très agréable. Les Communes populaires auraient soulevé des protestations. Dans les villes, il a fallu renoncer à les établir. Un rationnement alimentaire est devenu nécessaire, alors que des bilans triomphants étaient publiés sur les progrès accomplis en agriculture. En Occident, nous soutenons que « bon à tout » signifie souvent « propre à rien ». Est-il croyable que Mao-tsé-Toung parvienne à violenter la nature, à supprimer la famille, si considérée en Chine, à embrigader tous ses concitoyens, à transformer tout l'empire en caserne gigantesque ? Il paraît bien que le système soit grippé, dès le départ, et qu'une sourde révolution soit en train de se préparer sinon de s'accomplir en Chine populaire. Le numéro de l'*Agence Fides* auquel nous empruntons ces détails, signale des craquements déjà sensibles dans l'organisation des Communes populaires, de graves difficultés dans leur expansion dans les centres urbains. Il semble bien que depuis lors, la situation s'est encore aggravée. Nous pouvons donc conclure avec *Fides :*

« On a remarqué que la politique révolutionnaire et le système économique avaient été bouleversés en Chine tous les trois ans : « Libération » en 1949 ; — Réforme agraire, en 1952 ; — Socialisation en 1955 ; — Communes populaires en 1958. Faudra-t-il attendre trois ans pour voir s'effondrer le régime des Communes ? »

Peut-être pas !

Dans le même numéro, voici quelque chose de tout à fait lamentable : le Grand Séminaire de Zi-Ka-Wei, a été transformé en centre d'endoctrinement pour les jeunes gens et les jeunes filles appartenant au catholicisme. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont réservés aux garçons et les étages supérieurs ont été transformés en dortoirs pour les filles. La chapelle sert à la fois de salle de cinéma et de conférences. Ce que l'on veut, c'est conférer à tous ces jeunes catholiques l'esprit de l' « Association patriotique », c'est-à-dire l'esprit qui les dressera contre l'Eglise universelle le Saint-Siège. Par des conférences, des discussions, des confessions écrites, des accusations et délations, on doit aboutir à un retournement complet de la mentalité des jeunes gens et jeunes filles, soumis à ce traitement. Nous n'avions pas encore vu de séminaires du schisme et de l'apostasie : c'est tout à fait diabolique. Le nombre des pensionnaires à Zi-Ka-Wei serait d'environ 800.

Signalons enfin, d'après le même numéro de *Fides*, le supplice infligé à une religieuse *chinoise*, en raison de sa fidélité à la foi catholique. Sœur Marie-Lucie naquit le 2 février 1911. Elle fut un élève modèle de l'Ecole du Saint-Esprit des Sœurs canadiennes et elle reçut le baptême en 1924. Graduée de l'Université de Canton, elle obtint en 1943 un diplôme de Sociologie, aux Etats-Unis. Peu après elle entrait au noviciat des Sœurs de l'Immaculée-Conception. Quand les sœurs canadiennes furent expulsées, elle resta seule, de sa Congrégation. On se souvient que le motif donné pour l'expulsion des religieuses était « le meurtre de milliers d'enfants ». Si une telle accusation avait eu la moindre probabilité ou possibilité, il est évident que le châtiment aurait été tout autre ! Sœur Marie-Lucie vient d'être condamnée à trois ans de « stricte surveillance », ce qui signifie qu'elle ne peut rien dire ni faire, que sous les regards de ses gardiens. Son travail « surveillé » consiste à faire du matin au soir, de ses mains et sans instruments, des boulets de charbon agglomérés, avec des scories et de la terre. Son chantier de travail se trouve à Canton même, rue Taï-San-Kaï, derrière la cathédrale et non loin de l'ancienne Ecole du Sacré-Cœur.

Combien nous avons besoin de prier pour la malheureuse Chine !

II

L'Histoire des Rites chinois

Ce qui se passe en Chine prouve que nous avons souvent, nous, Occidentaux, peine à comprendre la mentalité de ce pays lointain. Déjà la célèbre *Querelle des Rites chinois* nous en était une démonstration péremptoire. Dans *Ecclesia* de janvier 1959, c'est Daniel-Rops qui évoque pour nous cette longue histoire.

En 1582, débarquait à Macao le jésuite italien Matteo Ricci. A cette date, le christianisme était à peu près inexistant en Chine. Nul ne gardait le souvenir du franciscain Jean de Monte-Corvino, qui avait été archevêque de Pékin. François-Xavier était mort, en 1552, dans l'île de San-Cian, aux portes de Canton.

L'arrivée en 1573, aux Indes, comme Visiteur général, du P. Valignano avait rouvert des ambitions apostoliques en train de mourir. L. P. Valignano avait fort bien compris la règle à suivre. Les principes en avaient été, du reste, établis par S. Ignace, et ils étaient, depuis S. Paul, et spécialement S. Grégoire le Grand, traditionnels dans l'Eglise : respecter les traditions, les usages, la culture du pays que l'on veut évangéliser, christianiser tout ce qui peut l'être.

Valignano destinait à la Chine deux jeunes pères, Ruggeri et Ricci. Ce dernier avait 30 ans, en 1582. Il se jeta dans l'étude de la langue et de la littérature chinoises. Il avait fait au Collège romain de hautes études mathématiques. On entendait par là plus de choses que maintenant et notamment l'astronomie, la géographie générale. Il résolut d'être, si possible, un « Chinois parmi les Chinois ». Son but était d'atteindre la classe des Lettrés, dont l'influence était immense. Dès 1583, il réussissait à se fixer en Chine et, grâce à ses talents de peintre — car il avait tous les talents — à entrer en contact avec des lettrés. De proche en proche, son plan se réalise. Il habite Nankin, puis Pékin. Ses connaissances en astronomie et en géographie remplissent les lettrés d'étonnement et d'admiration. Il leur montre ses instruments, dont ils restent stupéfaits : des montres, des prismes, des boussoles, des astrolabes, des cartes surtout. Il en vient à être accepté dans la classe des lettrés. Il en adopte la robe de soie et les insignes. On l'appelle Li-Matéou — approximation de *Matteo*. Enfin, il est reçu par l'empereur Wan-Li ou San-Li. Ricci et ses auxiliaires comparaissent devant le « Fils du Ciel » et répondent à ses questions. La

mappemonde que Ricci présente et où il a fait à la Chine une place plus qu'honorable, est admirée. L'empereur veut qu'on en distribue des copies dans toutes les provinces. Cependant, tout cela n'avait qu'un but. Ce serait une abominable calomnie que de dire, comme on l'a fait parfois, que Ricci se bornait à mêler la religion à la science. Pour lui, le but suprême, le but unique, était la pénétration du christianisme en Chine.

Deux graves difficultés apparurent bientôt : 1° Comment traduire le mot *Dieu ?* — 2° Comment se comporter à l'égard des coutumes chinoises concernant le culte de Confucius et le culte familial des ancêtres ?

Pour Ricci, aucune doute : 1° On pouvait traduire Dieu par *T'ien-Chu* (Seigneur du ciel), soit par *Shang-Ti* (Seigneur suprême), soit même simplement par *T'ien* (Ciel). — 2° Les cérémonies du culte envers Confucius et envers les ancêtres étaient de nature purement civile, et nullement des actes religieux. Il n'y fallait donc pas toucher.

A la mort de Ricci, le 11 mai 1610 — cinq jours avant l'assassinat d'Henri IV — il n'y avait guère plus de 2.000 chrétiens en Chine, dont 400 à Pékin, mais ils appartenaient presque tous à la plus haute société. Après lui, le mouvement continua. Les Pères jésuites qui lui succédèrent employèrent les mêmes méthodes. Plusieurs d'entre eux connurent de grands succès comme lui. On estime que vers 1650, le nombre des baptisés atteignait 150.000.

Les difficultés commencèrent quand survinrent des missionnaires non-jésuites : Dominicains en 1631, Franciscains en 1633. Plus tard, des Augustins et des Prêtres des Missions étrangères français.

Ces nouveaux venus n'avaient pas de la Chine une connaissance aussi profonde. Ils pratiquaient une méthode apostolique différente, et qu'on peut appeler « l'occidentalisation » à outrance. Ils virent d'un mauvais œil les manières de faire des jésuites. De là surgit la *Querelle des Rites chinois*, qui sera suivie de la *Querelle des Rites japonais* et aussi des *Rites malabares*. Il y eut des discussions des oppositions, des divisions funestes. Autour de 1700, la chrétienté chinoise pouvait atteindre 300.000 fidèles et elle commençait à posséder un clergé indigène, dont un des meilleurs représentants était ce Grégoire Lopez — en chinois : Li-Win-Tsao — qui, au cours de la persécution de 1665, avait combattu en héros et maintenu les chrétientés. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail fastidieux des rapports contradictoires faits par les deux tendances à Rome.

A Rome, on hésitait, on se consultait, on concluait de façon contradictoire. Ainsi, en 1645, le point de vue des jésuites est condamné, mais en 1656, sur les explications du jésuite Martini, on autorise leurs méthodes. Clément IX, en 1669, déclare que les deux décrets de 1645 et de 1656, contradictoires en apparence, doivent être observés tous les deux, compte tenu des circonstances locales ou individuelles. Il s'agissait toujours de savoir si les honneurs rendus à Confucius et aux ancêtres dans la famille étaient chose purement civile, ou chose religieuse. Et également de dire si les traductions données du mot Dieu étaient ables, ou s'il fallait adopter le mot *Deus*, même à l'usage des Chinois. On ne peut s'imaginer la violence de ces conflits, sur lesquels, à distance, nous ne pouvons nous prononcer. Mais il ne faut pas oublier que le jansénisme, en France, faisait une guerre sans merci aux jésuites, si bien que sans savoir le premier mot de la *Querelle des Rites chinois*, les ennemis des jésuites se prononçaient furieusement contre l'opinion de ceux-ci.

La conséquence fatale de ces dissentiment fut que le christianisme chinois dépérit peu à peu [2]. De 200.000 seulement en 1767, les chrétiens n'étaient plus que 125.000 en 1784, quand éclata contre eux une persécution systématique. Ce fut un grand malheur pour l'Eglise que ces divisions intestines, au sein des missionnaires.

Beaucoup plus près de nous, les problèmes posés alors ont été résolus dans le même sens que Ricci l'avait fait. En 1914, le gouvernement chinois avait du reste proclamé que les honneurs rendus à Confucius étaient purement civils et que c'était la raison pour laquelle on les imposait dans tout l'empire, sans distinction de religion. En 1936, le pape Pie XI rouvrira le débat et se rangera à la méthode de Valignano et de Ricci. En 1939, puis en 1941, la Propagande donnera des directives dans ce sens.

« Mais qui mesurera, conclut Daniel-Rops, ce qu'a pu coûter au rapprochement des deux « lobes de l'esprit humain » cette affaire douloureuse ? Qui appréciera la séquelle d'incompréhensions réciproques qu'elle a laissées ? »

III

Les protestants de l'enfer

Dans une précédente Causerie, nous avons fait une allusion à la position de Karl Barth, au sujet de l'éternité des peines de l'enfer. Dans la *Revue de Paris* d'octobre 1958, Jean Bosc traite justement de la question : *Les Protestants croient-ils à l'enfer ?*

Il souligne d'abord trois choses : 1° il n'existe pas chez les protestants de doctrine commune et intangible. La seule autorité indiscutable est celle des Ecritures, mais leur interprétation peut varier d'un individu à un autre et d'une époque à une autre ; 2° dans la Bible, le mot enfer peut signifier soit le « séjour des morts », soit la « géhenne »; 3° dans le Nouveau Testament, la « géhenne » n'est conçue que comme une menace, en marge de la foi. Il ne convient pas de l'envisager en elle-même :

Dans la foi, écrit Jean Bosc, on ne connaît cette réalité et cette menace que dans le contexte de la bonne nouvelle de l'Evangile ; c'est dire que si l'on ne peut pas vouloir les ignorer, on ne doit pas non plus les contempler en elles-mêmes ; il y a — et il y a eu dans l'histoire — une psychose de l'enfer qui devrait rester totalement étrangère à toute foi authentiquement chrétienne. »

Si nous comprenons bien, un chrétien doit penser à la lumière plus qu'aux ténèbres, à l'espérance du ciel plus qu'à la crainte de l'enfer.

[2] Sur ce problème, voir exposé et appréciation dans l'*Ami*, 1958, p. 257 et 263-65.

Mais examinons dans l'histoire le comportement des protestants à ce sujet. D'après Jean Bosc, Calvin met ses lecteurs en garde contre toute vaine curiosité, lorsqu'il traite des anges, du diable et des démons. L'auteur reconnaît cependant que Calvin parle de l'enfer comme d'un réalité effroyable :

« Pourquoi, écrit Calvin, les misérables consciences ne peuvent trouver aucun repos, qu'elles ne soient agitées et poussées comme des tourbillons, qu'elles ne se sentent comme déchirées par l'ire de Dieu, qu'elles ne soient pointes et navrées de plaies mortelles : bref qu'elles ne soient effrayées et comme éperdues de la foudre du ciel et qu'elles ne soient brisées de la main puissante de Dieu : tellement qu'il serait plus supportable d'être abîmé en tous gouffres, que d'être en de telles frayeurs : et ne fût-ce que pour une minute de temps. Je vous prie, quelle punition leur est-ce d'être ainsi affligés et pressés à jamais sans remède ? » (*Institution chrétienne*, livre III, 25, 12).

Ce tableau donne bien une idée de la position de Calvin, au sujet de l'enfer. Dans l'ensemble, cette position est celle de la tradition chrétienne. Calvin rejette seulement la doctrine du purgatoire, pour deux raisons : 1° insuffisance des preuves scripturaires ; 2° incompatibilité du purgatoire avec la doctrine du salut gratuit par la foi pour les élus. — En outre, Calvin enseigne une « doctrine très stricte de la double prédestination ».

« Il faut entendre par là, la décision éternelle par laquelle Dieu a déterminé ce qu'il voulait faire de chaque homme en particulier ; en créant les hommes, il ordonne, en effet, les uns à la vie éternelle, les autres à l'éternelle damnation. »

Pour Jean Bosc, il y a là quelque chose de bien dur :

« Exposée sous cette forme abrupte, écrit-il, c'est là une affirmation qui peut paraître particulièrement arbitraire. »

Il essaie cependant d'expliquer cette position en faisant appel à l'absolue souveraineté de Dieu.

Telle fut la « position orthodoxe », au sein du calvinisme, au XVIe siècle. Elle compte encore des défenseurs, dit Jean Bosc. « Mais il y a longtemps qu'elle n'est plus dominante. » Alors que Calvin insistait sur la souveraineté de Dieu, les théologiens protestants du XVIIIe et surtout du XIXe siècle « mettent cet accent sur l'homme » ; ils professent un optimisme humain, qui était loin de la pensée de Calvin. Il y a donc un recul des doctrines de l'enfer et des peines éternelles chez les protestants. Parlant des théologiens des deux siècles précédents, Jean Bosc écrit :

« Leur orientation les portait à atténuer trop souvent le caractère mortel du péché et à donner à l'amour de Dieu une place telle qu'elle excluait ou en tout cas relativisait à l'extrême l'exercice de sa justice. »

Dans cette phrase on notera qu'il s'agit de l'amour de Dieu pour nous et non de notre amour pour Dieu. On faisait Dieu si bon, si indulgent, que l'on ne pouvait plus le craindre. Il y avait cependant des exceptions. Ainsi Adolphe Monod (1802-1856) avait le don d'effrayer son auditoire, en parlant de l'enfer encore à la manière de Calvin :

« Les auditeurs auraient demandé, s'ils l'avaient osé, que la parole ne leur fût plus adressée, tant elle leur causait d'effroi. Adolphe Monod lui-même, semblable à Moïse, était épouvanté et tout tremblant, tant ce qui apparaissait était terrible. »

Mais ce n'était pas la tendance dominante au sein du protestantisme. Si claire que soit l'Ecriture, au sujet de l'enfer, on cherchait à l'interpréter de manière favorable. Les uns — rares à la vérité — soutenaient que les peines des réprouvés ne sont que *relatives* : « ils ont en quelque sorte atténué la distance qui sépare les élus des damnés. » D'autres, plus nombreux, ont enseigné l'anéantissement des méchants. Ils ne pouvaient admettre que le mal et la souffrance fussent éternels. Selon eux, ce serait du manichéisme. Les réprouvés ressusciteront pour le jugement, mais le mal étant destructeur de la vie, il finira par anéantir les êtres qui lui auront été livrés.

D'autres théologiens protestants du XIXe siècle ont professé *l'universalisme*, c'est-à-dire la finale *restitution* ou *apocatastase* à la manière d'Origène.

Dans la pratique, la piété protestante populaire pouvait bien par la Bible maintenir la pensée et la crainte de l'enfer, mais l'optimisme et l'humanitarisme ambiants « pesaient d'un poids très lourd sur les horizons des protestants ».

« Il suffit, écrit Jean Bosc, de penser aux réactions que provoque encore aujourd'hui, dans les communautés réformées, l'évocation de la doctrine de la prédestination, pour en être convaincu. »

Entre 1920 et 1935, un nouveau mouvement se dessine dans la théologie protestante. On tourne le dos à l'anthromorphisme du XIXe siècle, pour revenir plus ou moins aux doctrines du XVIe siècle. Mais il y a ici deux courants : 1° l'un reste étroitement lié à l'enseignement de Calvin. Il professe la doctrine de la prédestination et il admet celle des peines éternelles, bien qu'avec plus de nuances que Calvin ; 2° « l'autre courant est celui dont Karl Barth est l'inspirateur et le maître ».

D'après Jean Bosc, Karl Barth « se situe à la limite de l'universalisme » et cependant il fait profession de revenir au calvinisme intégral. Il s'explique en disant que Luther et Calvin ont voulu être *christocentriques*, par dessus tout. Ils n'ont pas été parfaitement cohérents avec eux-mêmes en enseignant la double prédestination. Il faut revenir à leur christocentrisme pour être plus logiques qu'ils ne l'ont été. C'est la meilleure façon de leur être fidèle. Il y a certes une réprobation et une élection. Calvin la fort bien vu. Mais ce qu'il n'a pas assez vu c'est que l'une et l'autre s'accomplissent dans le Christ : le Christ a réalisé l'élection et annulé la réprobation, par son sacrifice même. La justice de Dieu a épuisé ses droits sur le Christ en croix. Elle n'a plus d'armes pour les humains. Barth, certes, n'ose pas nier l'enfer, ni qu'il s'y trouve des réprouvés : il respecte la liberté de Dieu. Mais il insiste sur la réconciliation de Dieu et de l'homme opérée par la croix : parlant de l'*apocatastase*, Barth écrit, non sans quelque embarras :

« En face du danger que cette conception représente, on se posera la question de savoir si le péril d'une théologie sceptique et perpétuellement critique, mettant toujours tout en doute, parce que dans le fond elle est foncièrement légaliste et par conséquent affreusement sinistre sur l'essentiel, n'est pas en définitive

plus menaçant encore que celui d'une terrible indifférence ou alors d'un antinomisme qui pourrait effectivement s'exprimer par cette doctrine ? Ce qui est certain, c'est que nous n'avons aucun droit de ternir dans notre théologie l'amitié que Dieu a manifestée aux hommes en Jésus-Christ. »

Au fond, du moment que — dans la doctrine protestante — le salut est totalement gratuit, on ne voit pas pourquoi il ne serait pas universel. Dieu aurait-il deux poids et deux mesures, envers les hommes impuissants à coopérer à leur salut ?

La conclusion de Jean Bosc est la suivante : il approuve Karl Barth. Il estime que nier l'enfer au nom de la confiance dans l'homme est la négation de l'Evangile, et constitue une idolâtrie. Mais nier l'enfer au nom de la croix rédemptrice est excellent : « Entendre l'Evangile, c'est connaître l'enfer comme une puissance réelle, mais vaincue. » Et il conclut :

« Sans doute l'homme n'est-il jamais en droit de prendre la place de Dieu et d'apporter une réponse dernière à tous les problèmes. Mais en regardant le Seigneur de la résurrection et de la vie, peut-on encore accepter la pensée des ténèbres ? »

D'après cela, l'enfer aurait vécu. Nous allons voir ce que l'on répond à cela du côté catholique.

IV

Les catholiques et l'au-delà

Au terme du précédent article la *Revue de Paris* avait inséré la note suivante :

« L'article qu'on vient de lire sera bientôt suivi d'une étude de Jean Guitton sur « *Les Catholiques et la vie éternelle* ».

Effectivement, cette étude, sous le simple titre « *La Vie éternelle* » a paru au numéro de décembre.

Dès le début de son article, Jean Guitton cite cette parole de Pierre Humbert, peu avant sa mort :

« Deux choses sont rigoureusement indiscutables : la première qu'on ne sait absolument pas ce que ce sera. La seconde, qu'on ne sera pas déçu. »

Nos doctrines catholiques sont assez éloignées des protestantes. En plus de l'Ecriture, il y a la tradition. Au premier rang : les prières pour les morts, que les protestants rejettent — et l'unanimité de la foi, qui n'existe pas chez les protestants. Le catholique croit de tout son cœur « tout ce que l'Eglise enseigne ». Il peut cependant y avoir une évolution dans l'importance pratique donnée, selon les temps, à tel ou tel dogme. A en juger par les sermons et les livres de piété, « dans la piété commune de l'heure présente, il semble que l'enfer tienne moins de place », qu'il y a cinquante ans. Plus d'un catholique pense que le châtiment éternel ne devrait pas exister et qu'avec Grégoire de Nysse on pourrait admettre que le diable lui-même finira par obtenir son pardon. Mais le catholique logique « accepte une justice divine qui le dépasse ».

Entre parenthèses, disons ici que l'idée d'un pardon accordé au diable, tel que certains catholiques — à en juger par de nombreuses lettres qui m'ont été adressées — seraient tentés de l'admettre, est fondée sur un assez grossier malentendu. On a l'air de supposer d'une part un démon qui implore son pardon, d'autre part un Dieu juste qui le refuse. C'est entièrement faux. C'est Satan qui refuse tout pardon, parce qu'il lui faudrait s'incliner devant Dieu. C'est le damné qui est figé dans son refus éternel, ce qui explique l'éternité de sa peine.

Jean Guitton formule avec force les objections courantes contre l'enfer. La principale est le problème du mal : comment accorder l'enfer avec la Bonté infinie ?

Puis il fait les deux remarques suivantes :

— 1° « L'idée qui inspire et qui fonde en raison la foi chrétienne sur l'éternité de la peine, c'est que l'échec du méchant doit être total. »

— 2° « Celui qui rejette l'éventualité d'un mal éternel, comme sanction d'une faute lucide et radicale, risque d'ôter à l'existence sa densité et sa réalité. »

Développant ces deux remarques, il observe quant à la première que, sans l'enfer éternel, c'est le démon finalement qui serait vainqueur de Dieu.

C'est ici que Jean Guitton aurait pu introduire la pensée que nous avons émise plus haut : l'éternité de la peine vient de l'éternité de la révolte. Satan refuse le pardon. Il ne l'implore pas. Il se croirait déshonoré de l'implorer. Le damné est comme lui. C'est pourquoi, dit fort bien Jean Guitton, qui sous-entend cette fixité dans le mal, si le démon était admis au ciel, il serait en droit de dire à Dieu :

« Tu vois que je me suis tiré d'affaire. C'est moi le plus courageux, le plus patient. La grandeur, la poésie de la douleur, c'est moi, moi seul qui les ai présentées dans ma longue Passion, qui n'a pas été celle d'un seul jour. Au fond, j'ai eu raison de choisir le mal qui m'a rapporté tant d'instants d'infinitude. C'est moi le plus habile, le plus haut. Mon expiation est finie. J'ai donc eu raison pour l'éternité qui nous égalise tous devant Toi ! »

Dans une apostrophe de ce genre, que Jean Guitton voit très bien sur les lèvres de Nietzsche, de Sartre ou du Faust de Valéry, on dirait qu'au-dessus de Dieu et de Satan, il y a un *Destin* supérieur à tout, au bien comme au mal, et qui, en effet, « égalise Satan et Dieu ! » Or, tout cela, métaphysiquement et théologiquement, est absurde. Il n'y a de ciel que par Dieu, par sa bonté et sa miséricorde. Cette bonté est toujours prête à pardonner, mais elle laisse intacte la liberté. Or, Satan et les damnés ne veulent user de leur liberté que pour être eux-mêmes, et non pour aimer et servir Dieu. Ce mot de *servir* n'appartient pas à leur vocabulaire. C'est cet orgueil, ce « *non serviam !* » qu'il faut voir à la base de l'enfer éternel.

Rejeter le mal éternel, c'est supprimer la distinction du bien et du mal, c'est supprimer le péché. S'il y a un risque éternel, chaque moment revêt une valeur absolue : « le bien de chaque instant qui passe triomphe éternellement du néant et de la fugitivité ». C'est la grandeur de l'enjeu qui donne tout son prix à la vie. Sans cet enjeu, tout est vain, parce que rien ne demeure. Sans cet enjeu, l'homme qui a le plus satisfait sa volonté de puissance, sans souci de morale, est le

vrai surhomme, celui que les athées glorifient, sous une forme ou sous une autre.

Jean Guitton insinue ici toutefois la pensée de certains philosophes catholiques — il cite notamment Daim, dans *Transvaluation de la Psychanalyse* — selon lesquels les peines de l'enfer subiraient une sorte d'usure, un amoindrissement progressif, jusqu'à tendre, sans y arriver jamais, au pur néant. En sens inverse, la béatitude du ciel ne cesserait de grandir.

Pour ce qui est du nombre des damnés, l'Eglise ne s'est jamais prononcée. Sainte Gertrude dit avoir entendu du Seigneur :

« Ni de Salomon, ni de Judas, je ne te dirai ce que j'ai fait, pour qu'on n'abuse pas de ma miséricorde. »

Cependant, il y a de bonnes raisons de penser que l'enfer n'est pas vide :

« Mais les paroles de Jésus sur les maudits, écrit Jean Guitton, la tristesse qui paraît dans ses confidences, la « crainte et le tremblement » que saint Paul recommande, une tradition constante, la soif du rachat, le zèle missionnaire, le concept du *salut*, l'analogie du monde des anges, l'élément pathétique du christianisme, tout cela donne à penser qu'il existe des déchus parmi les hommes sans qu'on puisse préciser leur nombre et leur visage. »

En des pages pertinentes, Jean Guitton justifie ensuite la foi catholique au purgatoire. Il dit fort bien que « l'idée du purgatoire n'est jamais qu'une extension dans l'au-delà de l'idée de « pénitence après le baptême ». La discipline d'une telle pénitence se trouve dans les plus anciennes Eglises. Il faut achever, dans l'autre vie, ce que l'on n'a pas eu le temps ou la patience de faire en celle-ci. Au sein du catholicisme, cette notion du purgatoire est restée très pure et très forte : de là nos prières pour nos morts, de là les messes célébrées pour eux, de là des Congrégations admirables, telles que celle des « Auxiliatrices du Purgatoire », qui est en plein essor et dont l'amour s'exerce sur le « corps mystique » tout entier, hors des frontières du temps et de la mort.

« Lord Halifax, écrit Jean Guitton, me disait qu'à ses yeux, le purgatoire, c'était « l'éducation continuée ». Et M. Pouget aimait dire que c'était « le retard de la béatitude. »

Et il ajoute :

« A mes yeux, celui qui a exprimé les idées les plus profondes, à la suite de sainte Catherine de Gênes, sur la signification du purgatoire, est un laïque catholique anglais, le baron von Hügel (1852-1925). Il disait que le purgatoire n'est pas seulement le lieu d'une dette qui n'améliore pas, mais celui d'une métamorphose. Pour von Hügel, le monde de l'au-delà s'enracine dans ce monde-ci qu'il épanouit. »

Nous comprenons la parole de M. de Saci, à sa dernière heure, qu'admirait Sainte-Beuve : « O bienheureux Purgatoire ! »

En terminant, Jean Guitton donne une idée juste de la vie éternelle, en disant qu'il ne faut pas se la figurer comme « une ligne de temps indéfiniment continuée », car « l'éternité est un présent inexprimable, un moment qui ne fuit pas, qui remplit tout », l'épanouissement *dans l'Amour divin !*

V

Le catholicisme anglais

Au numéro de décembre des *Etudes*, nous trouvons bien des choses tentantes pour cette Causerie : un article très étoffé d'Hélène Peltier, sur « *l'état du christianisme en U.R.S.S.* ». Il en résulte que le travail de la déchristianisation de la jeunesse est malheureusement très efficace, et que s'il reste des églises pleines, ces églises sont beaucoup moins nombreuses qu'il y a 50 ans, et que le clergé orthodoxe se recrute difficilement.

Etude très piquante aussi d'A. Blanchet, sous le titre : « *François Mauriac polémiste* », et une autre de R. Tandonnet, sur le prix Nobel décerné à Pasternak.

Mais nous nous arrêterons aux pages du P. R. Rouquette intitulées : « *La Vie religieuse : le Catholicisme anglais* ». Ces pages résument un volume de *Rencontres*, qui a précisément ce titre, et qui vient de paraître aux Editions du Cerf. Les catholiques anglais, en 1958, ont des raisons de se réjouir, mais ils ont aussi quelques raisons de gémir sur certaines déficiences.

En premier lieu, se réjouir. Au début du XIX^e^ siècle, ils étaient 80.000, à peine tolérés, confinés en des secteurs ruraux très fermés, ne pouvant accéder ni aux Universités ni aux *Public Schools*. Aujourd'hui, ils sont environ 5 millions, soit un dixième de la population. L'hostilité violente a disparu. Les Universités leur sont ouvertes. On a pu voir un catholique, lord Pakenham, premier lord de l'Amirauté.

L'accroissement du nombre des catholiques a eu deux sources très différentes : d'une part, le mouvement des Conversions, depuis le fameux mouvement d'Oxford, où domine le grand nom de Newman, d'autre part, l'émigration en Angleterre d'un très grand nombre d'Irlandais, fuyant la famine et cherchant du travail. Ces deux sources ne fusionnent que malaisément. D'une part, en effet, il y a à la suite des Wiseman, Newman, Manning, de très grands noms : Chesterton, Belloc, Graham Green, Evelyn Waugh, et bien d'autres. D'autre part, une masse prolétarienne d'Anglo-irlandais, repliés sur eux-mêmes, comme en un ghetto, avec un clergé venu d'Irlande, très charitable, très populaire, mais très peu intellectuel. C'est l'un d'eux, Father Fitzimons, qui reconnaît ce dernier point :

« Ils (les prêtres irlandais qui émigrent en Angleterre) n'ont plus la même curiosité intellectuelle et leur formation conservatrice semble parfois les rendre méfiants à l'égard de la recherche intellectuelle, quand ils n'y sont pas opposés... Ils ont tendance à se réfugier dans un angélisme, pour qui le mérite suprême est l'acceptation des maux de ce monde dans un esprit de pénitence. »

Ils ne comprennent guère l'apostolat social, bien qu'il soit « impossible de rivaliser avec eux dans les œuvres de la charité pratique ».

Entre ce catholicisme anglo-irlandais, prolétarien et travailliste, et les nouvelles classes moyennes comprenant les intellectuels, convertis ou non, il y a un abîme. L'un des auteurs du volume analysé va jusqu'à dire :

« S'ils professent la même foi, ils sont pourtant,

dans l'ensemble, différents à peu près sur tous les autres plans. »

Un grave danger paraît surgir de ce fait : à savoir une certaine désaffection des intellectuels catholiques, qui, nous dit-on, se trouvent, en raison de l'absence de culture de leur clergé, « acculés à cet anticléricalisme exaspéré qui devient de plus en plus répandu parmi les catholiques instruits de ce pays ».

C'est que les catholiques anglais n'ont pas d'Université catholique pour la formation de leur clergé. Chose curieuse, on nous dit que les catholiques anglais nous lisent trop !

« Une cause accessoire de notre faiblesse par comparaison avec le catholicisme continental, outre l'absence chez nous d'Universités catholiques, est la facilité avec laquelle nous lisons le français... Cela veut dire que nos professeurs, par exemple, peuvent se tenir parfaitement au courant, en lisant simplement les revues et les livres français. »

Voilà une chose à laquelle nous n'aurions jamais pensé ! Mais c'est peut-être pour nous une raison supplémentaire de bénir l'existence et le développement de nos Universités catholiques, qu'on ne soutiendra jamais assez.

Notons enfin que les catholiques anglais nous reprochent, entre eux, notre inintelligence de la véritable nature de l'anglicanisme. Quand nous parlons de la réunion *en corps* de l'Eglise anglicane, nous oublions qu'il n'est rien, ni synode, ni prélat qui, dans l'Eglise anglicane, ait le pouvoir de traiter d'une telle réunion.

« Les catholiques continentaux, écrit le P. Rouquette, résumant le P. Bévenot, par leurs naïvetés et leurs maladresses, ont trop souvent exaspéré les catholiques anglais et ont contribué à leur faire refuser tout contact avec les autres chrétiens. »

Il n'y a donc pas de penchant à l'œcuménisme, chez les catholiques anglais, comme on en trouve chez nous. Cependant, la fréquentation des Universités, en Angleterre, est peut-être en train de modifier cet isolationnisme.

VI
Christianisme anglican

Pour répondre au reproche des catholiques anglais, nous essaierons de nous faire une idée de l'anglicanisme et plus généralement du christianisme anglais en dehors du catholicisme, et pour cela nous analyserons une étude très pénétrante, signée C. V., dans la revue *Carmel*, du IVe trimestre 1958.

Cela débute par une parole du Curé d'Ars (dont commence le centenaire) à Mgr Ullathorne, évêque de Birmingham, le 14 mai 1854 :

« Je crois que l'Eglise d'Angleterre retournera à son ancienne splendeur. »

L'auteur, qui connaît à fond l'Angleterre religieuse, décrit l'époque d'alors :

« Profondément ancrés dans le protestantisme, les Anglais de Georges III, de Georges IV et de la jeune Victoria étaient croyants dans leur immense majorité. »

Croyants, oui, mais très divisés entre eux sur les objets de leur foi. Deux points communs cependant à toutes les sectes : 1° l'antipapisme ; 2° le biblicisme.

Ce second point a eu une extrême importance. L'esprit anglais en a été pétri.

« La religion de la Bible est à la fois le titre admis et la meilleure définition de la religion anglaise, écrit Newman. Celle-ci ne consiste pas en des rites ou des credos, mais principalement dans le fait de lire la Bible à l'église, en famille, en privé. Je suis loin de sous-estimer la connaissance de l'Ecriture qui est ainsi directement communiquée à la population... Elle a compensé, jusqu'à un certain point, ce qui a été perdu de grand et de capital dans le christianisme. En fait, la répétition réitérée, suivant un ordre fixé dans les offices public, des paroles des auteurs inspirés sous l'une et l'autre alliance, et ceci dans un anglais grave et majestueux, a été un grand bienfait pour notre peuple. Elle y a accordé les esprits aux pensées religieuses ; elle lui a donné un haut idéal moral » (*Grammaire de l'Assentiment*)

Tous les témoignages concordent sur ce premier point. « Lisez-moi quelque chose, disait Walter Scott mourant à son gendre. — Quel livre voulez-vous que je prenne ? — Eh ! vous savez bien qu'il n'y en a qu'un ! » Et le gendre ouvrit l'Evangile.

Il était impossible que cette lecture assidue de la Bible ne produisît pas son effet sur les mœurs. De fait, quand nous réfléchissons à des gens comme Newman, avant sa conversion, Froude, Keble, Pusey, Livingstone, Florence Nightingale, William Booth, fondateur de l'Armée du salut, nous sommes bien obligés de constater qu'il y avait là des esprits très religieux, très sérieux, très chrétiens. Un Manning écrira en 1890 :

« J'ai reçu dans l'Eglise, je ne sais combien d'âmes en lesquelles je ne pouvais trouver de péché mortel... J'ai connu intimement (parmi les anglicans) des âmes vivant de la foi, de l'espérance, de la charité... ayant en un mot une vie d'une sainteté visible. »

Pourtant à en juger par son clergé, l'Angleterre protestante ne dépasse pas le niveau de la *respectability*. Les ministres anglicans sont en général des gens intruits, souvent des gradués d'Oxford ou de Cambridge, des *gentlemen*. Ils ont du savoir, de la tenue, et surtout du confort. Les catholiques, à leurs yeux, sont une caste méprisable et méprisée. Dans leurs sermons, le plus souvent, on ne trouvera que la morale naturelle la plus terre à terre — des conseils d'hygiène, de propreté, d'économie, d'honnêteté, seuls moyens d'être heureux en ce monde. Un chanoine de St-Paul, vers la fin de sa carrière, énumère ses raisons d'être satisfait le progrès des communications, de l'éclairage ; l'invention des bretelles (*sic*), la découverte de la quinine :

« Notre maison, conclut-il, est pleine de bœuf, de bière, de pâtés, d'enfants, de livres. La vie coule très agréable ; malheureusement, je me souviens trop souvent que j'approche de ma fin. »

Cet état d'esprit auquel la conversion de Newman donna un choc violent, était commun avant 1845, date de cette conversion. Wiseman, lançant en 1850, son *Appel au peuple anglais*, y écrivait :

« Les dignitaires anglicans de l'Abbaye (de Westminster) n'auront rien à souffrir dans leurs droits temporels, ni dans la tranquille possession de leurs

titres et de leurs dignités... Mais, autour de Westminster, s'étendent des labyrinthes de ruelles, de cours, de bouges, repaires hideux de l'ignorance, du vice, de la dépravation et du crime, en même temps que de la malpropreté, de la misère noire et de la maladie. L'atmosphère de ces lieux est le typhus ; leur ventilation, le choléra... Voilà la seule partie de Westminster que je convoite, que je serai heureux de réclamer et de visiter comme un pâturage béni... Si les richesses de l'Abbaye restent inactives et ne se répandent pas, si on ne les emploie pas à tirer la population environnante de l'abîme où elle est plongée, qu'on ne porte pas envie à l'homme, quel qu'il soit, qui sous un nom quelconque, n'ambitionne que cette dernière part, sans rien prétendre à celle des avantages temporels. »

Il est aisé de comprendre que Wiseman répliquait ainsi aux Anglais qui se disaient scandalisés de ce qu'il osât porter le titre d'archevêque de Westminster.

Avec le clergé qu'on vient de décrire, on n'a pas de peine à croire que la moyenne des fidèles, parmi les plus pieux, ne s'élevassent pas au-dessus d'un moralisme, tout au plus traversé d'une émotion spécifique. George Eliot, 1819-1880, cette femme qui se place alors au premier rang des romanciers anglais, et qui adhère au positivisme, exprime une opinion bien anglaise, en écrivant :

« Le meilleur, le seul Evangile est celui qui met du confort dans chaque demeure, de la joie dans tous les cœurs. »

Dans son roman le plus connu : *Adam Bede* (1850), elle met en scène un jeune squire qui veut aller consulter son pasteur, sur un flirt avec la jolie nièce de son fermier, et qui a du scrupule à ce sujet. Il arrive, le pasteur est à table. On l'invite à déjeuner. Et la romancière fait alors les réflexions suivantes, qui sont typiques :

« Le progrès de la civilisation a fait du dîner un équivalent agréable à des cérémonies plus gênantes. Nos fautes nous apparaissent sous un aspect moins sombre, quand notre confesseur nous écoute en dégustant une tranche de roastbeef ou une tasse de café. Nous comprenons mieux alors que les rudes pénitences sont hors de question, dans un siècle éclairé comme le nôtre, et que le repentir du péché mortel peut se concilier fort bien avec une sage estime des douceurs de la vie. La forme ancienne avait pourtant cet avantage d'obliger le pénitent par un acte extérieur à remplir quelque peu ses bonnes résolutions. Quand on s'est agenouillé dans un confessionnal, et qu'on sent près de soi une oreille qui écoute et attend, il faut bien décharger son cœur. La chose devient plus douteuse, quand on est confortablement assis dans un bon fauteuil, en face d'un ami qui n'a aucun motif de soupçonner ce besoin de confidence. »

Ce goût du confort, cet éloignement de la pénitence, ce mépris des temps où l'on attachait à cette dernière une vertu purificatrice, n'empêche pas l'Angleterre anglicane de professer une éclatante supériorité de l'esprit anglais sur les autres peuples de la terre, et spécialement sur les peuples catholiques. L'Angleterre se voit comme isolée dans sa haute moralité : « Heureuse Angleterre, s'écrie Gladstone, à la Chambre des Communes, en 1870, heureuse en ce que la Providence l'a sagement isolée par cette ceinture de la mer argentée! » Cela justifie une politique d'égoïsme sacré. L'un des traits les moins admissibles de cette politique est l'appel constant à la Divinité, et l'on préfère le cynisme d'un Cecil Rhodes disant au général Booth :

« Vous êtes d'abord un chrétien et ensuite un Anglais, moi, je suis Anglais pour commencer et pour finir. »

Il y a, cependant, des voix anglaises pour condamner cette bonne conscience. Dickens dénonce les injustices sociales. Ruskin, de son côté, écrit :

« Le principe de non-intervention tel qu'il se pratique chez nous est aussi égoïste et aussi cruel que la pire frénésie de conquête, avec cette différence qu'il double la malveillance d'une lâcheté. »

Et il dit ailleurs, dans le même sens :

« Il n'y a peut-être pas deux députés au Parlement d'Angleterre qui ne s'indignent plus de voir compromise leur chasse au perdreau, que de voir l'Empereur de Russie massacrer ses sujets » (allusion aux massacres de Pologne, le 16 mai 1863).

Newman, lui aussi, même au temps où il était encore anglican, protestait contre cet esprit d'égoïsme. L'une de ses formules était : « C'est un signe d'insécurité de se sentir bien tranquille. » Dans un de ses sermons d'anglican, il a cette réflexion :

« Chez les Hébreux, la félicité temporelle était une récompense divine, une preuve que Dieu était content : qui sait si les choses ne vont pas à l'inverse chez nous ? Quand les Juifs se voyaient dans l'adversité, ils concluaient que Dieu voulait les punir ; nous autres, quand nous nageons dans toutes les joies de ce monde, ne serait-ce pas que Dieu nous châtie ? »

Ce que les Anglais ne voyaient pas assez, c'est qu'il y avait chez eux des richesses « lourdes de larmes humaines ». Il suffisait cependant de visiter les quartiers ouvriers de Londres, de Liverpool, de Birmingham, etc., pour entendre le cri formidable de la misère humaine, dépassant le ronflement des machines. Il n'y avait guère de péché plus redouté d'un Anglais que la pauvreté. Le célèbre prédicateur jésuite, Bernard Vaughan, le disait en ces termes, à ses auditeurs de Mayfair, l'un des quartiers les plus selects de Londres :

« Il n'y a littéralement aucune excuse à la pauvreté : elle est comme la boue sur les souliers, comme la poussière sur les vêtements ; on doit l'enlever, la faire disparaître le plus tôt possible. Même les parents, s'ils sont pauvres, ne sont pas reconnus. »

Et pourtant, ici comme ailleurs, à côté de la critique, il faut mettre le correctif. Une Florence Nightingale rachète bien des égoïsmes. L'« Armée du Salut » est une sorte de contrefaçon de nos œuvres de charité catholiques. Les Anglais sont excusables en partie de leurs contradictions, par l'absence de logique qui est le fond de leur tempérament, dans le domaine doctrinal. Ils admettent sans peine — pas tous cependant — qu'on appartienne à la même Eglise, en professant des doctrines foncièrement divergentes. Il y a un abîme entre la Basse-Eglise et la Haute-Eglise, et cependant l'une et l'autre font parties de l'Eglise anglicane.

Actuellement, on a l'impression que la pratique religieuse diminue sensiblement au sein de l'Eglise anglicane. Alors que l'Eglise catholique revendique

une proportion de 43 % de pratique, l'Eglise anglicane ne dépasserait pas 4 %.

« Je suis de l'Eglise d'Angleterre pour le recensement, explique un conducteur d'automobile au P. Huby, S. J. — Cela signifie ? — Que je ne fréquente ni les Révérends ni les temples. Ne croyez pas pourtant que je sois athée. Je crois en Dieu et, à l'occasion j'aime à rendre service au prochain. »

« Ce chauffeur est légion », constate notre article.

VII

La famille Jodel

La famille Jodel, ce sont les mille avions qui déjà volent un peu partout dans le monde, et dont le nombre s'accroît d'une dizaine par mois. C'est Jean Boisset qui nous en parle dans *Science et Vie* de janvier 1959, sous le titre : « *Les mille avions de la famille Jodel.* »

Ce nom de Jodel est formé de deux noms associés : les *Joly*, qui ont fourni le *Jo* et Jean *Delemontez*, qui a donné le *del.* Edouard Joly est un marchand de machines agricoles, à Beaune, mais c'est aussi un fin pilote. Sa femme est pilote d'occasion. Ils ont marié leur fille à Jean Delemontez. Et c'est celui-ci qui a conçu le plan des avions. Il s'agit d'avions légers, pratiques et économiques. Ce ne sont pas les inventeurs qui fabriquent. Ils vendent leurs plans. Et ils les vendent très bon marché.

« En fait, chaque constructeur amateur peut disposer des plans Jodel pour 9.000 francs, ce qui ne peut pas être considéré comme une exploitation commerciale excessive. Quant aux constructeurs industriels, comme Wasmer à Issoire et Querey à Bernay, ils ristournent aux inventeurs 50.000 francs par avion vendu. »

Lucien Querey, constructeur à Bernay, en Normandie, arrive à produire des avions ne coûtant pas plus cher qu'une auto de luxe. Il sort 9 à 10 avions par mois, des biplaces et des quadriplaces. Son quadriplace nu — c'est-à-dire sans radio, ni radio-compas — coûte 4.500.000 francs, alors qu'un avion américain équivalent vaut 14.000 dollars, bien près de 7 millions.

Mais il y a des avions moins chers encore. Claude Harang, maquettiste, a acheté son avion, il y a vingt mois. Il a fait 600 heures de vol, la plupart du temps pour livrer ses maquettes, objets fragiles et encombrants. Son avion lui a coûté 2.550.000 francs. Mais il a bénéficié d'une prime de l'Etat de 1.250.000 francs. L'avion lui a donc coûte 1.300.000 francs. Il dépense 6 l. 50 d'essence au kilomètre. Ce qui est frappant, c'est l'extrême utilité d'un tel avion pour les voyages « transversaux », c'est-à-dire en travers des lignes d'aviation régulières. Par exemple de Bernay à Ambérieu, il met 2 h. 45, pour 510 km. De Lisbonne à Biarritz, 4 h. 30 ; de Biarritz à Bernay, 3 h. 30.

La seule crainte pour les possesseurs de tels avions, c'est l'impôt dont ils sont menacés de 50.000 fr. par cheval-vapeur. L'Etat maintient bien sa prime, qui est importante, mais avec un tel impôt, il reprendrait d'une main cinq fois ce qu'il aurait donné de l'autre. Cependant, jusqu'à présent, l'Etat accorde aux avions d'affaires un amortissement total en trois ans, ce qui doit favoriser le marché.

Et l'article conclut :

« Il ne faut pas regarder de trop près ces petits avions conçus au pays de Bourgogne et réalisés au pays du Calvados : on risquerait de ne plus pouvoir s'en passer. »

VIII

L'âge du renne

Deux jeunes Français, P. Marc et J. Paquier, le premier de 20 ans, le second, de 21, ont voulu se « faire Lapons » durant un temps, pour faire l'expérience de la vie humaine à l'Age du Renne. L'article qui nous rapporte cette aventure est dans le même numéro de *Science et Vie* et il a pour titre : « *Les derniers survivants de l'âge du Renne* »

Ce ne fut pas sans peine que nos deux jeunes explorateurs se firent adopter par une tribu de Lapons. Ils y parvinrent cependant, par la voie ordinaire : beaucoup de menus cadeaux, des biscuits, du chocolat, du tabac surtout. On leur demandait de l'alcool, dont les Lapons font une consommation énorme, mais il n'en avaient pas.

Venons-en tout de suite, après les longs travaux d'approche, aux constatations intéressantes. Les Lapons sont bien des survivants de l'âge du renne. Leurs troupeaux de rennes sont toute leur fortune. Ils suivent leurs rennes. Ce sont ces derniers qui sont les « vrais rois de Laponie ». Non seulement le renne, qu'on appelle caribou au Canada, fournit au Lapon sa viande, molle, filandreuse, tout de même comestible, mais il lui donne aussi sa peau, pour s'habiller, se chausser, couvrir le sol ou le toit de la tente, tapisser le berceau des enfants, et également ses tendons pour en faire du fil à coudre, ses cornes pour en fabriquer des manches de couteaux, des anneaux de lassos et des bijoux. Le renne est toute la fortune de la famille laponne. Il est aussi la seule monnaie d'échange.

Le renne a ce privilège de tirer parti d'un pays par ailleurs désertique. Le lichen lui suffit pour vivre, mais pas n'importe lequel. Il lui faut du lichen frais, mouillé par la pluie, la rosée ou la neige, entremêlé de quelques herbes que lui seul sait distinguer. Le renne, contrairement à ce qu'on pourrait penser, est un gourmet, à sa façon. Il faut le voir happer une feuille par-ci, un brin par-là, d'un air détaché. On voit qu'il fait son choix. N'empêche qu'il est le seul animal à pouvoir se contenter d'une telle nourriture. Et comme le lichen, en été, se dessèche, le renne émigre alors à la recherche d'une herbe plus verte et plus tendre ; toute la tribu suit docilement. La vie du renne étant nomade, le Lapon est nomade avec lui.

Voici des chiffres indicatifs : la fortune en rennes d'une famille moyenne s'élève à 300 rennes. — Comparez : en Corse, une famille peut vivre au large avec 300 moutons. — Chaque renne vaut 200 couronnes. Un troupeau familial représente donc un capital de 3.600.000 francs. Le reste de la fortune familiale est peu de chose : 250.000 fr. pour la tente et ses accessoires, le traîneau et les chiens. Or, ce capital total de 3.850.000 francs rapporte bien près de 400.000 francs, exactement 394.000, soit environ 10 %, qui se décomposent ainsi : 2.000 kg de viande, valant 360.000 francs

— 40 peaux valant 24.000 francs — une vingtaine de bois et objets-souvenirs pour les touristes, valant 10.000 francs. Ce revenu paie environ 6.000 francs d'impôt. La famille a donc environ 388.000 francs pour vivre. Que dépense-t-elle : 60 kg de margarine — très mauvaise — 200 boîtes de lait condensé, car les Lapons ont perdu l'habitude de traire les femelles de rennes, — 100 kg de pommes de terre, 50 kg de sel, 25 kg de café, dont le Lapon consomme au moins dix tasses par jour, très délavé du reste, — ajoutez à cela les étoffes pour blouses et chapeaux, les sous-vêtements jamais lavés ni changés, l'amortissement de deux traîneaux qu'on achète tous les quatre ans. Il paraît que le total de ces dépenses ne va qu'à 165.000 francs. Il reste un bénéfice de 229.000 francs, pour un troupeau de 300 rennes. Or, il existe des fortunes de 4 à 5.000 rennes.

Que fait le Lapon de son revenu ? Il achète des radios, mais il n'y a qu'une chose qui l'intéresse, dans les programmes, et ce ne sont pas les nouvelles politiques, mais uniquement les informations météorologiques qui lui servent à savoir où conduire ses troupeaux. Le Lapon, en outre, achète des machines à coudre, mais c'est pour coudre des peaux de rennes. Il achète des armes à feu pour chasser le loup et le renard, et cela uniquement pour défendre ses rennes. Enfin, le Lapon achète de l'alcool — en général exécrable — dont il fait une consommation incroyable, par demi-litre à la fois, souvent. Cet alcool ne parvient pas à lui gâter ni le caractère, ni la santé. Les femmes en usent autant que les hommes. Le Lapon a une vie insouciante et calme. La vie en plein air lui permet d'absorber et de supporter sans dommages apparents les plus incroyables rasades d'eau-de-vie.

Il y a dans cette vie des scènes particulièrement importantes, notamment celle du marquage des jeunes faons, après la saison d'été. Il faut d'abord réunir les rennes, dans un immense enclos, puis reconnaître, à des marques spéciales, les rennes de chaque famille, enfin attraper au lasso les faons de l'année, ce qui n'est pas une opération facile. Cette opération se fait sous le contrôle de la « Police des Rennes », montée sur ski, et qui a fort à faire, pour empêcher les fraudes, mais qui n'est pas insensible aux généreuses rasades d'alcool offertes par les intéressés en litige.

Cette opération du marquage est suivie de l'abattage. Il s'agit d'abattre les rennes destinés à la vente et de castrer les vieux mâles qui doivent servir de bêtes de bât, et qui ne doivent plus se reproduire, après l'âge de sept ans.

L'abattage se fait avec une rapidité et une sûreté incroyables. En un quart d'heure, dix hommes ont sacrifié 60 rennes, d'un coup de stylet à la nuque et d'un coup de poignard au cœur. Ensuite, en cinq minutes, une nuée de femmes armées de couteaux déferle sur le champ de bataille et se met à dépecer les bêtes abattues avec une précision non moins prodigieuse :

« Cric, crac, trois temps : dépiautage, déboyautage et partage des quartiers. La viande destinée à la vente fut tout de suite acheminée vers la route, à destination des villages, à dos de mulet. Celle qui était destinée à la consommation immédiate de la *sii'da* fut tout de suite plongée dans de vastes marmites et mise à bouillir. »

Pendant que les femmes s'affairent à la cuisine, les hommes achèvent la castration des vieux mâles. L'opération est faite... avec les dents ! car les Lapons prétendent que les instruments en métal ne sont pas adaptés et risqueraient de blesser l'animal. C'est évidemment une tradition remontant à la préhistoire.

Pareillement préhistorique est la scène du festin de l'abattage. C'est quelque chose d'énorme et de pantagruélique. On commence par un apéritif d'un demi-litre d'alcool. Cela ouvre furieusement les appétits. Tout le monde s'assoit par terre, comme d'habitude, autour des grandes marmites qui bouillonnent dans des torrents de fumée grasse. Puis on partage les morceaux. Au couteau, à la cuiller, avec les doigts, les mains trempées dans la marmite jusqu'au coude, parmi les cris des enfants excités et les grognements des chiens qui font partie de la famille. C'est quelque chose d'inénarrable. On croit remonter à dix mille ans en arrière!

« Un quart d'heure après le commencement du festin, ce camp, illuminé dans la nuit par une douzaine de feux, ressembla à un campement préhistorique. Là, une vieille femme arrachait avec passion des lambeaux de chair à un gigantesque quartier, ici, un enfant de 5 ans dévorait furieusement son morceau, là-bas, un homme ivre, couché sur le dos, suçait bruyamment une jambe de renne à laquelle tenaient encore les sabots et les poils, pour en extraire la moelle. Partout, les mâchoires claquaient ; on déglutissait, on mastiquait, on salivait, on buvait, on criait, on en redemandait...

Nos deux jeunes Français n'en pouvaient plus.

« Pour nous, avouent-ils, le festin était terminé · nous regardions ces visages rouges, luisants, illuminés par le reflet des flammes, ces mains grasses qui fouillaient la nourriture, ces gestes violents de forcenés en proie à l'ivresse de la nourriture. Les hommes hurlaient, les femmes criaient et les jeunes filles, trop assidûment pressées, se défendaient par de vigoureuses bourrades. « Science et Vie », c'était loin. Nous étions un peu ivres de l'ivresse générale. Nous étions Lapons, enfin. Nous étions à l'âge du renne. »

Cette description coïncide exactement avec le récit d'un réveillon de Noël, en quelque région du grand nord canadien !

En fait de religion, dans ce festin, nos deux Français entendirent beaucoup parler du Diable — le *stalo* — et de fantômes, lorsque l'appétit, au bout de deux heures, commença à décroître. On chanta des *yoiks*, couplets de sens un peu court, formés surtout de cris, tels que « oula-oula » ou « voi-voi » et de variations. Deux ou trois Lapons improvisèrent une danse sauvage à la fin de laquelle, ivres d'alcool et de mouvement, ils s'écroulèrent et dormirent sur place jusqu'à l'aube. Tout le monde se coucha très tard et tout habillé.

Le mot d'ordre des Lapons semble être « Insouciance ». On n'a pas beaucoup de travail. On se couche tard, mais on se lève plus tard encore. En tout événement, on garde le sourire.

« Pourtant le Lapon n'est pas sot ; son intelligence est même vive, il comprend rapidement son interlocuteur. Mais à vivre au contact étroit et constant avec la nature, comme il le fait, à suivre, dans ses pérégrinations, un animal tel que le renne, le Lapon n'a pas

le sens occidental de la nécessité. Le paysage immense et brumeux à la fois dans lequel il se meut depuis sa naissance a modelé son caractère, qu'il a rendu éminemment souple et accordé à son milieu. »

Les Lapons, en principe, sont chrétiens, depuis le début du XVIII^e^ siècle. Avant leur conversion, ils étaient chamanistes et adoraient la nature, en voyant des génies partout, et cet état d'esprit survit encore, bien qu'affaibli. Quand on leur dit que les Russes et les Américains envoient maintenant de petites lunes dans l'espace, ils sourient et reconnaissent que c'est vraiment extraordinaire, mais on devine que dans leur pensée, il y a dans la nature, des choses bien plus extraordinaires encore. En quoi, ils n'ont pas tort !

« Il est réconfortant, conclut notre article, de savoir qu'il existe quelque part en Europe des innocents que rien n'étonne. »

IX
Déconcentration

Bien des fois, on a déploré le mouvement qui a, de manière incessante, dépeuplé les campagnes au profit des villes. On se rend compte enfin des dangers et des dommages — de certains dommages au moins et pas toujours des plus graves — que présente cette croissance continue des villes et surtout des très grandes. Si nous sommes, nous, surtout sensibles aux dangers moraux et religieux, on commence un peu partout à déplorer que l'air des villes devienne irrespirable, qu'on y « respire de la boue », notait récemment un grand journal. Les Américains, eux, regrettent les encombrements qui sont une perte de temps et qui font tort aux affaires.

C'est pourquoi, dans *Informations et Documents* du 1^er^ janvier 1959, on peut lire un article nonsigné qui a pour titre : « *La Révolution urbaine* ». « L'ère des cités concentrées, y lisons-nous, semble close. » Les facteurs qui ont causé les grosses agglomérations humaines se renversent. Les routes, les liaisons aériennes, l'usage de la voiture, ont supprimé les distances. La division du travail favorise les entreprises moyennes. Mais l'argument le plus décisif est celui des inconvénients reconnus des grandes villes. Des experts ont calculé, aux U. S. A. qu'il en coûtait des milliards, en frais de transports inutiles ou en travaux exceptionnels dans des zones déjà surpeuplées, en installations de parkings en des quartiers où le mètre carré de terrain est plus rare que les pépites d'or dans les champs. Par exemple, Arthur C. Butler, directeur de la Conférence Nationale des usagers des transports routiers, estime que les encombrements dus au trafic entraînent, pour la seule ville de Chicago, des pertes sèches s'élevant par an à 100 millions de dollars. Certes ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on s'en aperçoit. Mais à force de le dire, les chefs d'entreprise ont fini par chercher le remède.

Ils l'ont trouvé dans une répartition nouvelle des installations. Il faut à tout prix « déconcentrer ». Il sera bientôt interdit par la loi de construire des usines dans une ville, et peut-être les usines qui s'y trouvent déjà seront-elles de plus en plus portées à se réfugier à la campagne. C'est que pour l'aménagement moderne d'une usine, pour les services administratifs qui les régissent, on raisonne tout autrement qu'il y a cent ans. On veut de l'espace avec de la verdure, un parking, de la place pour les agrandissements éventuels. On est d'autre part, et c'est fort heureux, plus attentif au côté humain qu'il y a cent ans. Quels milieux insalubres que nos usines du siècle dernier ! Combien peu d'attention on a porté aux nécessités de l'hygiène pour le personnel ouvrier ! Or, l'élément humain est essentiel. De nos jours, les hommes ont la nostalgie de l'air et du bon air. La main-d'œuvre sera plus facile à trouver et surtout à conserver, quand on aura des usines aérées, ensoleillées, entourées de fleurs et de verdures. Il faut donc émigrer. Les grandes villes doivent se décongestionner. Les petites villes accueilleront les constructions nouvelles d'usines et de manufactures. Même là, un service urbain sévère imposera des règles aux installations futures.

Déjà, aux U.S.A. que l'on se plaît à considérer comme la préfiguration de l'avenir, dans toutes les régions en voie de développement, notamment dans le sud et dans l'ouest, l'expansion se produit au profit des petites villes. On entend par là, les cités de 25.000 à 100.000 habitants, on en tout cas ne dépassant pas 200.000. On peut prévoir des régions urbaines étirées le long des routes principales, de façon à avoir 1° une grande cité ; 2° des banlieues résidentielles ; 3° des secteurs industriels avec des petites villes, des parcs, de la campagne, le tout formant un type nouveau de *ville semi-continue*. En dehors de ces régions urbaines semées de larges espaces verts, il y aura la campagne proprement dite, c'est-à-dire des espaces agricoles et des forêts, à la population encore moins dense qu'actuellement, parce que le cultivateur y est désormais motorisé et peut faire son travail à la machine avec moins de monde qu'autrefois.

Aux U.S.A., le mouvement en ce sens est nettement en marche. Les anciennes petites villes se disputent les créations nouvelles avec les villes toutes récentes, nées de l'industrie même.

[Aux U.S.A.] « Il existe désormais deux types de petites villes : les unes, les plus récentes et bientôt les plus nombreuses, sont englobées dans les aires urbaines qui, dans les Etats les plus riches ou en plein devenir, s'étendent le long des principales voies de communication : les autres sont disséminées à travers le pays et cherchent à profiter de la chance de renouveau que leur offre la progression de l'économie. »

En France, il en est de même. On peut souvent entendre à la radio les magistrats municipaux des petites villes solliciter les créateurs d'industries nouvelles, en leur vantant les avantages ou les besoins de leurs cités.

Nos petites villes, tout comme celles des U.S.A., avaient pour vocation, si l'on peut dire, de servir d'une part de marché central à toute une région agricole, et d'autre part de fournir à cette région même les articles manufacturés courants dont la campagne a besoin. Mais la désertion des campagnes diminuait sans cesse le rôle de telles villes. Elles se voyaient comme vouées à l'étiolement. Si donc un mouvement inverse se produit, si les indus-

tries se fixent de préférence dans le voisinage immédiat des petites villes, pour y jouir de l'air et de l'espace, ce sera pour ces villes une cause de renouveau. Elles auront une fonction nouvelle. La main-d'œuvre sera fournie par la campagne, comme auparavant, mais la jeunesse de ces campagnes n'aura pas besoin d'émigrer au loin, comme jusqu'à présent. Avec une mobylette, un cyclo-moteur, on pourra se rendre aisément à l'usine, sans cesser d'habiter son village et même en gardant un lopin de terre, une petite exploitation à faire valoir, sans manquer à l'horaire de l'usine.

En Amérique, où l'on éprouve le besoin de tout rationaliser, les petites villes font appel à des experts, qu'on appelle : *City managers* — organisateurs urbains — et qui ont pour fonction de prévoir les possibilités d'installation d'usines et la politique à suivre pour attirer les industriels. Il n'est pas rare de voir des villes faire en ce sens de la publicité et la concurrence est vive. Pour attirer Ford, par exemple, Indianopolis n'a pas hésité à prendre à sa charge la construction de routes, de voies de chemin de fer et de certains ateliers. La ville de *Sioux City* — 90.000 âmes — prévoyant la disparition d'une importante usine de transformation de viande, et voulant à tout prix trouver un emploi pour les ouvriers qui seront sans travail, a réuni une somme importante — près de 100 millions de francs — pour acheter des terrains propices à des installations industrielles, puis elle a fait étudier quel genre d'industrie avait le plus de chance de réussir, dans la région, et enfin elle a envoyé des démarcheurs à travers tout le pays, pour solliciter les industriels.

Autre exemple encore plus frappant : une ville du Missouri, sachant qu'une grosse entreprise de papeterie voulait s'installer sur son territoire, mais trouvait le prix du terrain trop élevé, s'empressa de lancer un emprunt pour l'achat de ce terrain. L'emprunt fut couvert en quelques heures. Mais quelle ne fut pas la surprise des édiles municipaux, quand ils offrirent le terrain à la société, car celle-ci leur répondit : « Nous finançons nous-mêmes l'achat du terrain, mais nous voulions savoir si vous souhaitez vraiment nous voir venir chez vous. »

On voit ainsi quels facteurs nouveaux vont sans doute jouer dans la création des industries futures. Les grandes villes elles-mêmes y trouveront des avantages. Elles ont tant besoin d'être décongestionnées. Vue d'avion, au début de la journée, New-York ressemblait jusqu'ici à un lac immense vers lequel se précipitaient des torrents de voitures venant des banlieues. Dès maintenant, le spectacle évolue. Le courant est à double sens. Il y a autre chose autour de New-York que des « communes-dortoirs ». De nouveaux centres économiques, administratifs et commerciaux ont surgi. Depuis 1950, l'augmentation de la population américaine s'est portée, dans la proportion des quatre-cinquièmes, sur les cités nouvelles qu'on appelle « *villes-rubans* », parce qu'elle s'étirent le long des routes. Une importante agence de publicité a calculé que, dans moins de vingt ans, les « villes-en-chaîne », qui sont essentiellement par nature petites et moyennes, regrouperont 60 % de l'ensemble de la population et représenteront 70 % de la clientèle du commerce. Dans les villes de l'avenir, il fera bon vivre, alors que, de plus en plus, nos grandes villes modernes sont empestées par les fumées et les gaz des autos. L'homme de demain doit retrouver le contact avec la nature !

X

L'opinion anglaise et le nouveau Pontificat

Nous avons parlé longuement ci-dessus du Catholicisme anglais, puis de la situation religieuse au sein de l'anglicanisme. Il est intéressant de savoir comment l'Angleterre officielle, c'est-à-dire anglicane, a réagi en face des événements qui ont marqué récemment la vie de l'Eglise catholique, par la mort de Pie XII et l'avènement de Jean XXIII. Nous empruntons à *Civitec* ou *Nouvelles de Chrétienté*, du 25 décembre 1958, cette reproduction d'un long article de la *Liberté de Fribourg*, en date du 25 novembre et qui était une « *Lettre de Londres* ».

« Dans l'ensemble, opinion, même protestante, respectueuse et sympathique. » En effet, le chef de l'Eglise anglicane, l'archevêque de Cantorbéry, a adressé ses condoléances à l'occasion de la mort de Pie XII et ses vœux à l'adresse de Jean XXIII. La reine a fait de même. Elle s'est fait représenter aux funérailles de Pie XII et au couronnement de Jean XXIII, par le duc de Norfolk, chef traditionnel de l'aristocratie catholique en Angleterre. Il y a eu cependant une voix discordante, dans le concert de sympathie générale. Le *Journal de l'Eglise d'Angleterre* a écrit sur le Conclave des lignes qui rappellent d'une manière frappante le vieil esprit anglican, sarcastique et méprisant, pour tout ce qui regarde le catholicisme.

« Le nouveau Pape, disait-il, est un homme qui touche à la décrépitude ; son élection n'a été qu'une comédie, menée dans un atmosphère de cirque ! »

Et encore :

« Un nouveau Pape a été choisi : c'est le cardinal Roncalli, un vieillard qui a dépassé de beaucoup l'âge de la retraite. Si nul autre n'était éligible, voilà qui juge la valeur du système électoral du Sacré Collège... »

De plus, le Journal dénonçait les prétendues intrigues qui se seraient, à l'en croire, déroulées derrière les portes closes du Conclave.

Mais ce qui nous change agréablement de ces bassesses et de ces mesquineries qui sentent le rance, c'est qu'un évêque anglican, celui de Rochester, a relevé avec indignation ces indignes commentaires :

« Ils n'expriment, a-t-il dit, qu'une opinion sans valeur d'un écrivain anonyme. Le journal est peu lu et fort heureusement peu de gens auront prêté attention à ses dires. »

Il faut sans doute attribuer aux nouveaux modes d'expression entre les hommes, un certain changement d'attitude, chez les Anglais. Tout le monde a son poste de radio. La télévision se répand. On a ainsi des contacts entre religions différentes qui n'existaient pas autrefois. C'est ainsi que « dix millions d'Anglais — pour la plupart non-catholiques — ont suivi sur l'écran de leur télévision les admirables cérémonies romaines et en été profondément impressionnés. » Un ecclésiastique an-

glican, le révérend Meyer, de Trure, a senti le besoin d'écrire au *Daily Telegraph* pour protester contre ce qu'il appelle « l'attitude peu charitable d'un journal ecclésiastique à propos du nouveau pape ». Il s'agit des lignes citées plus haut. Et le révérend Meyer déclare que les véritables sentiments de l'Eglise anglicane ont été exprimés par le message de bienvenue adressé au pape par l'archevêque de Cantorbéry et par les prières qui ont été dites pour le Saint-Père dans de nombreuses cathédrales et églises paroissiales anglicanes. Dans le même *Daily Telegraph*, toutefois, un autre correspondant s'étonne, non sans un peu d'inquiétude et d'irritation, que l'élection d'un pape suscite un tel intérêt en Angleterre, intérêt, remarque-t-il, sûrement tout autre que celui que susciterait en Italie ou dans un pays catholique quelconque, l'élection d'un archevêque de Cantorbéry.

Les hommes de gauche, en Angleterre, ont été parfois agressifs. Ce fut le cas d'un certain Dr Paul Johnson dans *New Statesman*. Son article était intitulé : *Rome va-t-elle vers la gauche ?* Il y soulevait le très grave problème du « contrôle des naissances ». Et il soutenait que, sous la pression des prélats d'Asie et d'Afrique (!) Rome allait changer de doctrine à ce sujet !

Par ailleurs, M. Johnson critiquait l'influence exagérée des jésuites allemands dans l'entourage de Pie XII, qu'il déclarait « mystérieux ».

La réplique a été donnée à ces bavardages, par le P. Corbishley, éminent jésuite anglais. Il a souligné que M. Johnson parlait, de toute évidence, de choses qu'il ignorait, que les religieux jésuites dont Pie XII utilisait les services n'avaient rien de mystérieux, que leurs noms étaient fort connus : le P. Leibert, le P. Bea, de l'Institut biblique, le P. Gundlach, de la Grégorienne, etc. De son côté le journal catholique anglais, *Catholic Herald*, a tourné en ridicule tous les racontars de la presse au sujet du Conclave, ou au sujet de la Curie, que l'on disait « soulagée » par la disparition de Pie XII.

Laissons tout cela, qui est sans intérêt, mais soulignons un fait considérable, à savoir l'importance attribuée en Angleterre à la Papauté, et l'attrait croissant du catholicisme sur les esprits. Le « *Sunday Express* » rappelait, il y a peu de temps, que les églises catholiques en Angleterre sont toujours pleines, que chaque semaine, on compte environ 1500 catholiques de plus.

Au Parlement, toutefois, il n'y a que 22 députés catholiques sur 630, soit 3 %, alors que les catholiques sont 10 % de la population. Par contre, à la Chambre des Lords on compte 46 pairs catholiques, la plupart appartenant aux vieilles familles catholiques, mais dont plusieurs sont des convertis éminents. Parmi les ministres du cabinet MacMillan, un seul est catholique, lord Perth, ministre d'Etat pour les Colonies.

En définitive, l'Eglise catholique d'Angleterre exerce une activité intense et son but est d'une ampleur magnifique :

« Notre objectif, déclarait récemment l'évêque de Clifton, est la conversion de chaque Anglais et Anglaise et de chaque enfant de ce pays. Nous y travaillerons jusqu'à ce que nous soyons parvenus au but. »

En terminant, notons que l'article de la *Liberté de Fribourg*, que nous venons de résumer est signé Raymond Lacoste.

XI

Don Juan d'Autriche

Dans le n° 145 d'*Historia*, Henri Cambon rappelle « *La romanesque destinée de don Juan d'Autriche.* »

On sait qu'il fut le vainqueur de la célèbre bataille de Lépante, qui sauva l'Occident des Turcs, en 1571. Mais qui était-il ? Son existence fut officiellement publiée par la lecture du testament de Charles-Quint, survenue le 21 septembre 1558. L'empereur y parlait en effet d'un enfant qu'il avait eu en Allemagne, et qui se nommait *Geronimo*.

Il était né à Ratisbonne, le 24 février 1547. On n'est pas très fixé au sujet de la mère. Il semble qu'elle ait été une simple lavandière, âgée de 17 ans, belle fille nommée Barbe Plumberger. Charles-Quint la maria plus tard à un officier nommé Kegel, dont le nom latinisé, à la mode du temps, devint *Piramus*. Au fond, celle qui devint ainsi Mme Pirame n'était qu'une aventurière de bas étage et d'ambition vulgaire. Elle se convertit cependant, sur le tard, et mourut confite en dévotion, en 1597. Son enfant, Geronimo, avait été placé de bonne heure sous la garde d'un vieux colonel castillan, homme d'une fidélité absolue, nommé Luis Mendes Quijada. L'enfant fut amené en Espagne, en 1551, et mis entre les mains, sous un faux nom, d'un ecclésiastique chargé de son instruction. En fait, il fut très négligé. Le futur vainqueur de Lépante mena durant trois ans, entre 4 et 7 ans, la vie d'un petit sauvage, en compagnie des gamins du village, chassant les oiseaux, dépouillant les arbres fruitiers, et fortifiant, au bon air, une constitution plutôt délicate. En 1554, on vit arriver au village où cela se passait, un magnifique carrosse, qui prit le jeune Geronimo pour le conduire à Villagarcia, résidence du colonel Quijada.

La femme de Quijada, qui était censée ne rien savoir au sujet de Geronimo, était, fort heureusement, une maîtresse femme, nommée Magdalena de Ulloa. Elle adopta l'enfant, lui servit de mère, l'entoura d'une tendresse dont ne jouissent pas toujours les princes. L'enfant assista aux funérailles de l'empereur son père au couvent de Yuste, où on l'avait conduit plusieurs fois, sans lui rien dire du mystère de sa naissance.

Geronimo avait 11 ans alors. Comme Philippe II se trouvait aux Pays-Bas, l'Espagne avait une régente, en attendant son retour. Cette régente, dona Juana, semble avoir eu quelque soupçon de l'existence de ce frère de la main gauche. Mais aucune révélation formelle ne lui fut faite. Seul, le roi, Philippe II, était au courant. Ce fut lui qui se chargea de faire la lumière autour du jeune Geronimo. Il organisa une prétendue partie de chasse, à laquelle Quijada fut invité, ainsi que l'enfant confié à ses soins. Un cheval magnifique fut présenté au jeune Geronimo. Avant qu'il l'eût enfourché, il vit le vieux Quijada plier le genou devant lui, et lui baiser la main. Voyant l'air étonné du jeune homme, il lui dit simplement :

« Vous apprendrez du roi pourquoi je fais cela. »

Quelques instants plus tard, le roi se montrait entouré du groupe des chasseurs. Quijada dit à Geronimo de mettre pied à terre et d'aller s'agenouiller devant le roi. Philippe II, qui ne l'avait jamais vu, le contempla un instant, du haut de son cheval, et lui dit :

— « Savez-vous, jeune homme, qui était votre père ? »

L'enfant leva les yeux, rencontra le regard gris et froid du roi et ne répondit rien. Au bout de quelques instants, Philippe II descendit de cheval, releva l'enfant, l'embrassa, et lui dit :

— « Charles-Quint, mon seigneur et père, était aussi le vôtre. Vous ne pouviez avoir un suzerain plus puissant et je dois vous apprendre que vous êtes mon frère ! »

Puis, se tournant vers sa suite, il ajouta :

— « Reconnaissez et honorez ce jeune homme comme le fils naturel de l'empereur et comme le frère du roi ! »

Une ovation fut faite au jeune homme, qui fut placé auprès du roi, tandis que l'on revenait à Valladolid. Le jour même, le nom de Geronimo disparaissait, et le jeune homme prenait celui de *don Juan d'Autriche*, auquel il devait donner un si grand éclat. On lui procura un logement princier, on lui constitua une « maison », c'est-à-dire toute une petite cour, dont Quijada, récompensé de son dévouement, eut la direction. Don Juan recevait le titre d' « infant », mais avec quelques restrictions. Son rang était celui d'Excellence, et non d'Altesse. Sa demeure était hors du palais. A la chapelle sa place était en dehors du « rideau » qui clôt l'espace réservé à la famille royale.

Au mois de novembre 1561 — il a 14 ans — don Juan est envoyé à l'université d'Alcala de Hénarès, en compagnie de l'infant don Carlos, héritier du trône, et du fils de la duchesse de Parme, Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint. Ce fils, lui aussi, illustrera son nom, *Alexandre Farnèse*. Par contre, le malheureux don Carlos, trompant tous les espoirs de son père, se révélait un pauvre être anormal, ce qui devait lui valoir une fin prématurée, mystérieuse et probablement tragique. On croit, en effet, qu'il fut mis à mort par ordre de son père. Don Juan et Alexandre Farnèse, au contraire, étaient tous deux charmants, intelligents, actifs, doués de toutes les grâces du corps et de l'esprit. Alexandre Farnèse était en admiration devant son oncle, don Juan, bien qu'il fût de deux ans son aîné. Il se distinguera, sous ses ordres, à Lépante, et lui succèdera comme gouverneur aux Pays-Bas. On peut dire que les seuls succès militaires obtenus par Philippe II lui vinrent de ces deux princes.

Don Juan resta environ 2 ans à Alcala. Le roi, se conformant au désir exprimé par Charles-Quint, aurait aimé qu'il embrassât la carrière ecclésiastique. Il demanda même le chapeau de cardinal au pape Pie V, pour lui. Mais juste à ce moment, il se produisit entre le pape et le roi d'Espagne un conflit diplomatique, qui arrêta tout. Don Juan, ne voulant pas être d'Eglise, car il se sentait l'âme d'un marin et d'un guerrier, fit une fugue, contre le gré du roi, pour prendre place sur un navire. Mais il fut arrêté d'abord par la fièvre, puis par un ordre formel du monarque. Son pardon lui fut accordé, et il fut entendu qu'il serait homme de mer. A la fin de l'année 1567, à 20 ans, il était nommé *General del mar*, c'est-à-dire grand-amiral, mais il n'entra en fonction qu'au printemps 1568.

A partir de ce temps, don Juan entre dans la grande politique et dans l'histoire. Il possède des grâces de séduction incroyables. Mais son caractère est encore supérieur à son charme physique. Il est la loyauté en personne. Il sert une politique, qu'il n'approuve pas toujours, par respect pour le droit divin du roi. Il donne toute son intelligence et tout son cœur à ce qu'on lui confie. Il a soin toutefois d'atténuer par sa bonne grâce et sa délicatesse les mesures de violence qu'il est obligé, par ordre, d'appliquer malgré lui. Ce fut le cas d'abord en 1569-1570, lors de la terrible répression des Morisques, et plus tard, en Belgique, dans la lutte contre les partisans de Guillaume le Taciturne. Mais son principal titre de gloire fut la victoire de Lépante. Il avait été nommé généralissime par le pape saint Pie V. Sous ses ordres, les flottes du pape, de l'Espagne, de Venise et de Gênes étaient réunies. Don Juan y révéla les qualités des plus grands capitaines de l'histoire. Sa victoire aurait pu avoir les conséquences les plus heureuses, mais Philippe II l'arrêta dans l'exécution de ses desseins qui étaient immenses. Ce grand prince devait mourir prématurément de la peste, en 1578, à l'âge de 31 ans. C'est l'une des plus attrayantes figures de l'histoire du XVIe siècle.

XII

Découvertes en Archéologie chrétienne

Nous ne voudrions pas terminer cette Causerie, aux sujets si divers, sans signaler un très intéressant article de la revue *Science et Avenir* de janvier 1959, intitulé : « *Nous venons de vivre quelques années cruciales de l'Archéologie chrétienne.* » L'auteur de cette étude, Henri de Saint-Blanquat, passe en revue les découvertes les plus importantes qui ont été faites dans le domaine de l'archéologie chrétienne, ces dernières années. Il suffira de les énumérer ici, car elles sont, pour la plupart du moins, très connues par ailleurs et nous en avons parlé ici-même.

I. — En premier lieu, et à tout seigneur tout honneur, les *Fouilles du Vatican*, la découverte de l'Edicule indiquant le tombeau de Saint-Pierre, la quasi-certitude où l'on est que saint Pierre a bien été enseveli au lieu choisi par Constantin pour élever une basilique en son honneur. Nous avons, à plusieurs reprises, parlé de cet événement, il suffit donc d'en faire mémoire.

II. — La découverte des *Manuscrits de la mer Morte*, et des ruines du monastère essénien de Khirbet Qumran, découverte qui se poursuit encore et qui a déjà donné des résultats du plus haut intérêt. Mais il faudra des années avant que l'étude de ces résultats soit achevée.

III. — A Jérusalem, fouilles sur l'emplacement de la *forteresse Antonia* et découverte, croit-on, du dallage même du *Lithostrôtos* qui fut foulé par Jésus, et où il subit les supplices de la flagellation et du couronnement d'épines.

IV. — Travaux exécutés au monastère du *Mont-Sinaï*, dont l'antique *Bibliothèque* a été entièrement microfilmée, et ainsi sauvée de la destruction.

V. — Découverte de *l'église d'Aghtamar*, en Arménie, lieu de rencontre de l'art chrétien avec les influences arabes.

VI. — Les *églises rupestres de Cappadoce*, étudiées par le P. de Jerphanion, puis par M. et Mme Thierry, et qui nous transportent aux origines de l'art chrétien.

VII. — Nombreuses études consacrées aux plus anciennes églises chrétiennes : *a*) en Grèce ; *b*) en Crète ; *c*) en Occident, c'est-à-dire en France, en Italie, en Suisse, en Hollande, en Catalogne, etc. Rien qu'en France, actuellement, 152 chantiers de fouilles sont ouverts. Ne nommons que Saint-Benoît-sur-Loire, mais il y en a des dizaines de semblables un peu partout.

« L'aventure archéologique, conclut l'auteur, est à nos portes, elle commence peut-être sous nos pieds mêmes de Français, de Belges ou de Suisses.»

L'art du passé vient vivifier le présent et annoncer un bel avenir.

L. CRISTIANI.

L'«AMI DU CLERGÉ» ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Albert GELIN. — **L'Ame d'Israël dans le Livre.** — In-8 de 124 p. Coll. « Je sais - Je crois », 350 fr. — Paris, A. Fayard, 1958.

Comment excuser notre retard à présenter le livre de M. A. Gelin, surtout quand on a pris un tel plaisir à le lire ? Il nous apporte la joie d'une promenade à travers le monde de la Bible. Le monde intérieur, s'entend ; non pas celui de l'archéologie, intéressant certes, mais qu'on peut se permettre d'oublier, mais celui de l'âme : âme d'Israël, toujours vibrante en la Bible, et devenue l'âme de notre âme, si le Livre est devenu le nôtre. C'est en cela que ce petit ouvrage nous *touche*.

Qui a fréquenté M. Gelin, retrouvera ici le charme de ses entretiens, sa façon de trouver l'expression qui se grave, sa ferveur contenue dès qu'il nous parle de ce qu'il aime. Ce livre suggère plus qu'il ne dit. Sans un mot de trop, il *révèle* tout un univers intérieur. Mais c'est à force de dépouillement que la forme accède à la plénitude. Seul un maître peut y réussir.

Voici tout d'abord quelques images d'Israël, saisi dans la variété de ses expériences historiques. L'expérience du désert et de la vie pastorale donne un certain style à ses poètes et conteurs, et engendre un idéal de fraternité et « une sorte de fierté qui colorera la prédication des Prophètes ». L'expérience paysanne, avec le désir d'une vie tranquille dans le pays et à l'aise en sa maison, nourrira l'aspiration au bonheur présent, « dans cette religion de l'en-deçà qu'est resté longtemps l'Ancien Testament ». Dans l'épreuve de l'exil, centre de gravité de l'histoire d'Israël, « s'esquissent, diverses mais complémentaires, les figures du Juif sioniste et du Juif cosmopolite ».

Après cette série de croquis, nous touchons au *mystère* d'Israël. Il est le Peuple-témoin du Dieu Vivant, « le Dieu de la présence agissante, de la proximité concrète ». Peuple de l'Alliance, il se trouve établi par Dieu comme son médiateur auprès des païens, et son génie assimilateur lui permet de filtrer et de rectifier les efforts religieux de l'humanité entière. Vocation difficile : il faudra les rappels de la liturgie, des prêtres, des prophètes, pour proclamer l'*Aujourd'hui* d'une réalité toujours à faire, toujours menacée, jusqu'à la Nouvelle Alliance annoncée par Jérémie.

Les études qui suivent évoquent quelques traits plus particuliers de l'âme d'Israël en sa situation d'Alliance : peuple qui écoute Yahvé, qui prie, qui espère et marche vers les buts que lui assigne son Dieu. Ecouter Yahvé : c'est toute la vie concrète d'Israël, mise sous le signe de l'Alliance. La morale biblique apparaît ainsi en sa « structure dialogale ; elle est appel et réponse selon le rythme d'un drame ». M. G. présente Moïse et le Décalogue, la tradition et l'édifice qui « se construira pendant mille ans sur la base essentielle posée par le premier législateur, grâce à un développement qui se ferait à partir du dedans ». Il dit le rôle des prêtres, des prophètes, des sages. Il définit la morale d'Israël, morale de l'injonction divine, mais aussi de communion avec Dieu, qu'on imite, et dont on invoque la grâce.

La prière d'Israël nous est livrée par le recueil des Psaumes : prière de la communauté liturgique qui loue, rend grâce ou implore, prières des suppliants anonymes dont les chants sont devenus le bien de tous, méditations des lettrés et des sages... Tous ces hommes si divers se retrouvent dans la même recherche de Dieu à travers les signes de sa présence, que ce soit le Temple, la communauté, l'histoire, la nature ou la loi.

L'attente de ce peuple, que Dieu associe à l'accomplissement de ses desseins, assume et purifie l'espoir des hommes et ses rêves, mais en les incarnant dans une histoire orientée que Dieu fait. « L'histoire devient une relation à Dieu. Elle a une direction, un sens, un bout... [Elle] est ouverte sur l'avenir, et l'optimisme d'Israël vient de ce qu'il est le partenaire de Celui qui poursuit un Dessein » (p. 70). Et voici, esquissées, les grandes figures qui habitent l'espérance biblique : le Messie-Roi, le Prophète-Serviteur, le Fils de l'Homme ; ou les grandes visions qui l'expriment : celle de la venue de Dieu, et de son Règne.

L'homme apprend à se connaître en s'affrontant au problème de sa vocation, et à celui de sa mort. M. G., en deux chapitres, nous montre les réactions profondes de l'âme d'Israël devant la mission qui lui incombe, et devant le mystère de l'au-delà. L'idéal missionnaire, inclus dans l'affirmation première que le Dieu d'Israël est le Dieu de l'humanité entière, réclame d'abord qu'Israël soit lui-même, afin de porter témoignage. D'où la tension entre le particularisme et l'ouverture aux nations, et l'alternance de courants qui ne trouveront leur unité réelle qu'en Jésus et la mission chrétienne.

Quant au problème de la mort, nous suivons les explicitations progressives de l'aspiration d'Israël à l'au-delà : résignation au *schéol*, attente de la résurrection, espérance des piétistes que Dieu ne les abandonnera pas, fussent-ils entrés dans la mort, réflexions de la Sapience sur la vie immortelle d'outre-tombe. En toutes ces expressions successives de la foi, l'attitude caractéristique de la religion biblique est précisément qu'il s'agit d'une foi. « A peu près à la même époque, le stoïcien et l'épicurien s'employaient à résoudre ce problème de la mort par l'effort de la raison... Fidèle à sa visée habituelle, le Juif, lui, en appelle à Yahvé dont la maîtrise totale finira par supprimer radicalement le scandale de la mort » (p. 97).

Un portrait de l'homme biblique vient en guise de conclusion, moins curieux des particularités du visage que du secret profond de l'être. L'inaptitude à la pensée philosophique ou scientifique, l'attention aux valeurs de la vie, le don d'assimiler, que M. G. a plusieurs fois l'occasion de souligner le sens du passé et de la

continuité, tous ces traits de civilisations intéressent moins que l'attitude profonde originale d'Israël, qui est d'ordre religieux, et ses « orientations constantes, qui ont valeur typique, et donc universalisable... L'homme biblique, c'est l'homme devant Dieu » (p. 110). De là sa foi, ferme dans l'épreuve, son sens du dialogue dans la prière et la vie morale, et l'importance que revêt dans la Bible l'idée de vocation. Toutes valeurs éminemment réalisées en Jésus, l'homme biblique par excellence, « qui s'est mû dans la Bible comme en un domaine propre ».

Pour rendre compte de toute la richesse de ce petit livre, il faudrait signaler les nombreux paragraphes qui ont valeur de mises au point synthétiques et nuancées, comme sur le monothéisme biblique (p. 21-22) ou l'apparente antinomie individu - collectivité (p. 46-47). Il faudrait relever les multiples notations de détail où sont révélés le sens et l'âme d'un mot biblique, par exemple *pésha* : « révolte » (p. 33), *Torah* (p. 33), ou cette orientation spirituelle : « Il y a dans le psautier un mot-clef : *batah*, qui signifie croire, compter sur, espérer. Il dit ensemble la confiance et la sécurité, la certitude et la joie, la nostalgie et l'abandon. C'est déjà tout le concept complexe de la πίστις paulinienne » (p. 68)

Un choix d'ouvrages ou d'articles faciles d'accès clôt le livre ou plutôt l'ouvre aux prolongements que le lecteur, mis en appétit, ne manquera pas de vouloir lui donner. Même s'il ne recourt pas à ces lectures, sa méditation trouvera de l'élan et saura trouver en l'âme d'Israël ce point de profondeur où Dieu parle toujours, sans que rien depuis deux mille ans ait pu couvrir sa voix.

J. Delorme.

R. P. Paul-Eugène TRUDEL, O.F.M. — **Monseigneur Ange-Marie Hiral**, O.F.M. — Deuxième partie : **Dix années à Montréal**. — In-8 de 156 p. — Montréal (Canada). Editions Franciscaines, 1958.

Nous avons recensé le premier fascicule de la vie de Mgr Hiral (cf. *Ami*, 1958, p. 144). Le second s'étend sur dix années du futur prélat : 1890-1900. Il n'était encore qu'étudiant en 1890, mais ses Supérieurs l'envoyèrent alors au Canada pour échapper à la loi récemment votée du service militaire des religieux. La fondation en Amérique ne faisait que de commencer, ou plutôt de renouer de vieux liens qui s'étaient brisés au milieu du siècle, à la mort du dernier survivant des Récollets, ceux-ci n'ayant pu continuer de se recruter par suite des mauvaises dispositions du Gouvernement anglais.

La moitié du fascicule raconte en détail les circonstances de cette fondation, et la suite rappelle les multiples difficultés que la jeune communauté rencontra. Ce n'est guère que dans les quarante dernières pages qu'il est plus spécialement question du frère Ange-Marie Hiral. Ordonné prêtre en 1894, il fut aussitôt nommé professeur de philosophie du petit groupe de frères étudiants franciscains. L'année suivante il était de plus maître des étudiants et directeur du collège séraphique, qui comptait bientôt plus de vingt élèves. Partout il fut à la hauteur de sa tâche, sachant se faire respecter et aimer de tous.

Ces pages intéresseront surtout les Franciscains et leurs amis, aussi bien en France qu'au Canada. L'auteur prévoit que les fascicules suivants mettront davantage en relief la personne même de Mgr Hiral.

Mgr CRISTIANI. — **L'extatique de Niederbronn. Mère Alphonse-Marie.** — 192 p. (14,5 × 19,5), 500 fr. — Paris, A. Fayard, 1958.

Celle dont la biographie est donnée dans ce livre fut la fondatrice de la Congrégation des « *Sœurs du Très-Saint-Sauveur* », plus connues sous le nom de Sœurs de Niederbronn et parfois, dans les milieux populaires de « Sœurs de Bon Secours ».

A l'occasion d'une biographie antérieure, l'*Ami* (3 août 1949, p. 494-495) a rappelé les grands traits de cette belle figure. Née dans un milieu paysan de foi profonde, cette jeune fille prévenue de grâces de choix dès sa plus tendre enfance, favorisée d'extases, de connaissance des cœurs et de l'avenir, mais surtout douée d'une piété, d'une obéissance, d'une mortification très remarquables, fut appelée intérieurement à fonder, avec l'aide du curé de Niederbronn, une Congrégation nouvelle pour le soin et l'entretien des malades pauvres. En quelques années son œuvre prit les proportions d'un arbre immense, en Europe et en pays de mission. « Au 1er janvier 1958, l'Institut comptait 686 maisons et 5.310 Sœurs professes. » Or la fondatrice, née en 1814, était morte en 1867. Si « on juge l'arbre à ses fruits », on peut soupçonner quelle somme de vertus et de sacrifices avait été placée par Dieu à la racine d'un tel arbre.

Et c'est pourquoi le 1er mai 1949, année du centenaire de la fondation, le pape Pie XII lui-même donnait l'autorisation d'ouvrir le procès diocésain d'information, en vue de l'introduction à Rome de la cause de béatification d'Elisabeth Eppinger, en religion Mère Marie-Alphonse. L'exhumation des restes eut lieu le 8 novembre 1950. Les résultats du procès de Strasbourg sont maintenant étudiés à Rome. C'est pour faire connaître et invoquer cette âme d'élite que Mgr Cristiani a été sollicité et a accepté d'écrire cette biographie.

Il l'a fait en historien de métier, utilisant non seulement les études de ses devanciers, mais la très importante et complète documentation réunie à Strasbourg par la commission d'enquête. En théologien averti, il apprécie les vertus de Mère Alphonse Marie, ses extases, ses prédications, ses épreuves, à la lumière des enseignements de saint Jean de la Croix et surtout de sainte Thérèse d'Avila ; il montre que l'itinéraire spirituel de « l'extatique » coïncide avec ce que sainte Thérèse raconte de son propre itinéraire et il conclut par un vœu respectueux en faveur d'une béatification prochaine.

Plusieurs photographies des personnages et des lieux se joignent à un style coulant pour agrémenter la lecture de cet ouvrage aussi intéressant qu'édifiant. Il trouvera bon accueil dans les milieux religieux, chez les très nombreux bénéficiaires du dévouement des filles de Mère Alphonse-Marie, et chez les prêtres que les devoirs de leur charge appellent à se renseigner pour conduire les âmes que Dieu comble de ses faveurs surnaturelles.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 februarii 1959

G. Michel, *vic. gen.*

Le gérant : C. Gaildraud

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)